



POESIE

PORTRAIT

La plus délicate des roses
Est, à coup sûr, la rose thé,
Son bouton aux feuilles mi-closes
De carmin à peine est teinté ;

On dirait une rose blanche
Qu'aurait fait rougir de pudeur,
En la lutinant sur la branche,
Un papillon trop plein d'ardeur.

Son tissu rose et diaphane
De la chair a le velouté ;
Auprès, tout incarnat se fane
Ou prend de la vulgarité !

Comme un teint aristocratique
Noircit les fronts bruns de soleil,
De ses sœurs elle rend rustique
Le coloris chaud et vermeil.

Mais, si votre main qui s'en joue
A quelque bal, pour son parfum,
La rapproche de votre joue,
Son frais éclat devient commun.

Il n'est pas de rose assez tendre
Sur la palette du peintre,
Madame, pour oser prétendre
Lutter contre vos dix-sept ans.

La peau, mieux que le pétale,
Et le sang pur d'un noble cœur
Qui sur la jeunesse s'étale
De toutes les roses est vainqueur !

THÉOPHILE GAUTIER.

NOTES DE VOYAGE

Valleyfield, hôtel Larocque, 17 août 1890.

Il pleut, c'est chose fort ennuyeuse surtout à la campagne, mais enfin nous nous en consolons, pour la raison que cela va nous permettre de coucher sur le papier les diverses impressions que laissera chez nous notre séjour à Valleyfield.

Il est bien vrai que ce contretemps nous force de remettre, à un prochain voyage, une excursion projetée dans les îles des environs, mais il faut en prendre son parti. D'ailleurs, des fenêtres de notre hôtel, qui s'élève au bord du canal de Beauharnois, nous pouvons embrasser un des plus jolis coups d'œil.

Sans nous déranger, nous voyons passer tous les bons habitants de cette petite ville, qui se rendent aux exercices de piété, car c'est aujourd'hui dimanche, et la rue Victoria que momentanément nous habitons, est la grande voie centrale, quelque peu la rue St-Laurent de Montréal. C'est aussi la grande artère dans laquelle viennent déboucher toutes les autres rues conduisant vers l'intérieur. La promenade sur cette rue est très plaisante, car elle suit le canal et on y rencontre tout le public promeneur.

Si nous reportons nos yeux au-delà du canal, nous voyons vis-à-vis la partie ouest de Valleyfield, qui est bien bâtie. C'est là où se trouvent toutes les manufactures. La première qui frappe nos regards est la filature de coton, haute et massive construction en pierre, flanquée de tours, qui lui donne l'apparence d'un château du moyen-âge. Tout à côté, on remarque la fabrique de papier, appartenant à M. Buntin, riche capitaliste auquel Valleyfield doit une grande partie de sa prospérité. Ces manufactures, ainsi que les autres groupées autour d'elles, se servent d'un pouvoir d'eau admirable, obtenu par des travaux hydrauliques faits entre une île située vis-à-vis Valleyfield et ce dernier endroit, et qui assure une chute d'eau de treize pieds. Une large et belle chaussée relie cette île à la terre ferme. Cette chaussée et le terrassement du canal, du côté opposé, forment une baie qui est le havre de Valleyfield.

L'édifice de l'aqueduc ainsi que celui de la lumière électrique s'élèvent sur le bord de cette chaussée dont nous venons de parler ; toutes leurs

machines sont mises en mouvement par la chute d'eau artificielle. L'eau fournie à la ville vient du lac St-François et est soigneusement filtrée par un long circuit fait dans un canal construit suivant les règles de l'art. Aussi l'eau est-elle très pure. Pour l'électricité, on se sert de lampes incandescentes du système Edison. Ces deux édifices que nous avons visités et sur lesquels nous avons obtenu beaucoup de renseignements, nous ont paru on ne peut plus parfaits.

Hier soir, nous avons parcouru les principales rues de la ville, afin de nous donner une idée du commerce ; nous avons remarqué partout beaucoup d'animation, surtout sur la rue Victoria, où se trouvent plusieurs magasins appartenant, pour la plupart, à des Canadiens-français. Ses nombreuses usines et sa position sur le bord du lac St-François, d'ailleurs, assure à Valleyfield un bel avenir. Il y a deux ans, le gouvernement y a établi un bureau des douanes, et M. Danis, son digne représentant auquel nous avons eu le plaisir d'être introduit, a bien voulu nous dire que, l'an dernier seulement, il avait été perçu pour au-delà de \$10,000 de droits.

L'hôtel de ville, qui sert en même temps de marché public, est une jolie construction en pierre. A quelque distance en arrière, se trouve le poste conjoint des pompiers et de la police. On y remarque une pompe à vapeur (Clapp et Jones) et un dévidoir.

En revenant, nous avons beaucoup admiré l'église paroissiale, dédiée à Ste-Cécile, qui est un très bel édifice en pierre à bosse, et dont les plans ont été faits par MM. Perrault et Mesnard, de Montréal. L'intérieur, dans laquelle la lumière vient à flot par les verrières placées sur les côtés, est délicatement décorée.

A droite de l'église, se trouve le couvent des sœurs de Jésus-Marie, et à gauche, le presbytère ; ce sont deux belles et spacieuses bâtisses construites dans le même genre que l'église.

Le collège, qui se trouve sur la même ligne des édifices que nous venons de nommer, est une ancienne maison peu remarquable. On se propose de la démolir pour en reconstruire une plus belle.

Les bonnes sœurs de la Providence de Montréal, qui font tant de bien partout où elles passent, ont ici une maison de leur ordre.

Valleyfield, avant son incorporation, portait le nom de Ste-Cécile, qui est la patronne de son église paroissiale. Lorsqu'il s'est agi de son incorporation, on se divisa en deux camps, quant au nouveau nom à donner à l'endroit ; les uns voulant lui faire porter celui de Salaberry et les autres celui de Valleyfield. Pour contenter tout le monde, on donna à la place le nom de Salaberry de Valleyfield.

La population, qui est d'environ six mille âmes, est presque toute d'origine française. Elle occupe les deux côtés du canal. Les Anglais habitent en général un quartier spécial situé sur l'île reliée à la terre ferme dont nous avons déjà parlé. Ils ont une église bâtie auprès.

Si Valleyfield était plus connue du public des touristes, il n'y a pas de doute qu'un grand nombre irait y passer au moins quelques jours pendant la belle saison. Car cette petite ville est très gaie et on ne peut mieux placée pour distraire les voyageurs ; elle s'étend non loin d'un beau lac et possède plusieurs îles dont les alentours sont très poissonneux.

Pendant notre séjour à Valleyfield, nous avons eu le plaisir de faire la connaissance de M. Desaulniers, avocat, frère de notre distingué confrère, M. Gonzalve Desaulniers, rédacteur du *National*, et de M. Denault, maître du havre de Valleyfield. Nous nous permettrons une petite indiscretion — dont nous demandons d'avance pardon à qui de droit — en disant que la douce et sympathique "Marguerita," et le jeune et fécond écrivain "Jules Saint-Elme," collaborateurs du *MONDE ILLUSTRÉ*, sont tout deux membres de la famille de M. Denault.

En bateau, le 18 août.

Pour venir à Valleyfield, le 16, nous avons pris le convoi du Grand-Tronc partant à midi de Montréal et se rendant à Lachine. De là, nous avons

fait le trajet jusqu'au lieu de notre destination à bord du *Passport*. Il y avait peu de passagers et la plupart américains. Nous sommes arrivés à Valleyfield à cinq heures et demie.

Pour revenir à Montréal, nous devons faire tout le parcours en bateau, et à bord du *Garnet*. Il est sept heures, le capitaine donne l'ordre du départ. Cette fois il y a beaucoup de monde à bord du bateau.

Aussitôt que nous eûmes dépassé la longue langue de terre qui protège l'entrée du canal, nous tombons dans le lac Saint-François, belle étendue d'eau ayant à peu près la forme d'un cercle. A gauche, dans l'intérieur des terres, nous distinguons d'abord le clocher de l'église de Saint-Stanislas, puis celui de Sainte-Barbe. Plus loin, Port Lewis. Du côté opposé, nous voyons en premier lieu la Pointe-Mouillée, ainsi nommée en raison de plusieurs arbres qui s'avancent en ligne jusque dans l'eau du lac. Après cela, nous dépassons Coteau-Landing, Coteau-du-Lac, deux petits villages dont la fondation date déjà de loin mais qui ont peu prospéré. Vis-à-vis Coteau-du-Lac s'élève le magnifique pont construit par la compagnie du chemin de fer Atlantic.

Après un court relai à Coteau-du-Lac pour permettre de prendre quelques passagers, nous continuons notre route. Le trajet, à partir de là, est très joli. Nous côtoyons plusieurs belles îles, dont les frais ombrages invitent le voyageur à aller s'y reposer. Fréchette, à leur vue, trouverait un long poème. Au pied de ces îles, l'eau est fort agitée ; ce n'est presque continuellement que des cascades ou *rapides*, mot vulgaire qui peint bien la vivacité du courant. Les plus remarquables sont celles des Bouleaux (les Cèdres), et celles de Saint-Timothée. Elles sont très belles. Et le bateau qui est petit oscille comme une frêle embarcation, en les traversant.

Après avoir relâché à Saint-Timothée, nous continuons notre route vers Montréal, en passant devant Beauharnois et l'île Perrot. L'île Perrot — qu'on nous permet une digression — appartenait autrefois, sous la domination française, à M. Perrot, ancien gouverneur de Montréal et l'un de ses meilleurs citoyens. Cette île lui avait été donnée en récompense de ses services à la cause du roi.

A midi, nous sommes à Lachine, et une heure plus tard à Montréal. Nous voilà donc revenu dans notre cher ville après un charmant voyage qui ne nous a laissé qu'un regret : celui d'avoir été trop court.

G. H. Dumont



UNE SOUBRETTE SOUS LOUIS XV

Le talent de M. Monginet est un de ceux que nos lecteurs ont eu souvent occasion d'apprécier, par les reproductions que nous avons, à maintes reprises, publiées de ses tableaux. Celui que nous donnons aujourd'hui est assurément un des plus charmants par le sujet en même temps qu'un des plus séduisants par l'exécution qu'il ait jamais exposés. Le burin de Mme Simon tout souple et exercé qu'il soit, n'a pu rendre naturellement toute la saveur de l'œuvre originale, et particulièrement le charme et l'éclat de la couleur.

Cependant notre planche permet de se faire une idée exacte du dessin ferme et délicat, de l'agrément de la grâce sans mièvrerie ni mollesse de cette figure toute moderne sous ses pimpants atours d'autrefois.

SAINTE-ANNE DE LA POINTE-AU-PÈRE

La Pointe-au-Père avait, il y a un demi-siècle, une renommée qui s'étendait sur toute la rive sud du fleuve Saint-Laurent. Cette petite paroisse était le rendez-vous de tous les pilotes du bas du